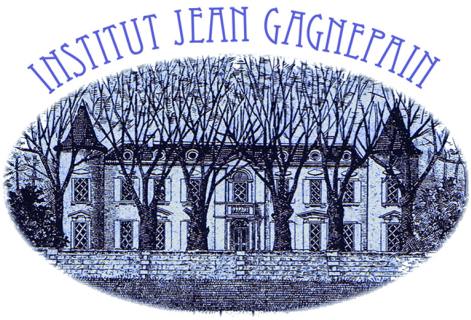
QUADRATIO

Jean Gagnepain

DU VOULOIR RIRE



2000

DU VOULOIR RIRE

JEAN GAGNEPAIN

« Je ne suis point prophète. Et si vous prenez Du vouloir dire au sérieux, sachez que j'ai déjà préparé Du vouloir rire, qui ne sera publié qu'à titre posthume. En le lisant, ceux qui me prennent au sérieux se demanderont ce que j'ai voulu dire, ou si je ne me suis pas moqué du monde ! »

« Conclusion - Huit leçons d'introduction à la théorie de la médiation »

Exposé oralement en janvier 2001

Pour citer cet ouvrage :
Jean Gagnepain, *Du vouloir rire*, Institut Jean Gagnepain, coll. *Quadratio*, 2000-2025

Version numérisée et mise en page établies à partir du manuscrit original
par Pierre Juban pour l'Institut Jean Gagnepain

Réservé à l'usage strictement privé des lecteurs.

Ne peut être modifié ni en aucun cas être vendu.

SOMMAIRE

INTRODUCTION **7**

I LES JEUX **9**

1- DE L'ODE AU JEU DE MOT 11
2- DE L'ŒUVRE AU JEU DE MAINS 15
3-DU DRAME AUX JEUX DE RÔLES. 19
4-DE L'EXPLOIT AUX JEUX DE HASARD 24

II LES RIS **29**

1-LE CYNISME 31
2-LA DISTRACTION 35
3-LA DÉRISION 40
4- LA FACÉTIE 44

CONCLUSION **49**

pour revenir au Sommaire, cliquer dans la marge haute

INTRODUCTION

Il est temps, me semble t-il, de passer à l'acte et, après plus de quarante ans exclusivement consacrés à ce que j'ai appelé *LE VOULOIR DIRE*, de remplir avec *LE VOULOIR RIRE*, une promesse faite aussi depuis bien des lustres à ceux, si rares qu'ils soient, qu'on appelle des gens d'esprit.

Rappelons que l'aptitude en cause est traditionnellement tenue pour le propre de l'homme ; que la raison, comme telle, ne peut, à quiconque l'étudie, manquer d'une manière ou de l'autre de s'y révéler et que, du peu d'auteurs qui semblent s'en être occupés, Bergson est, bien sûr, celui qui a le plus insisté tant sur la mécanisation des attitudes que sur l'étroit rapport du comique et de la société. Malheureusement, dirai-je, s'il ne nous fournissait ainsi l'occasion de démontrer une fois de plus, en matière de sciences humaines, la supériorité du modèle sur l'intuition du philosophe et — dût le lecteur se reporter à mes publications antérieures — l'importance spécifiquement culturelle de nos plans.

Car si le rire qu'on ne saurait, d'un côté confondre avec cette expressivité naturelle dont l'alternance déjà rend le visage du bébé si différent de la tête de l'animal n'est évidemment pas sans lien, de l'autre, avec un jeu lui-même irréductible — qu'il s'agisse ou du papa ou de la maman ou des gendarmes et des voleurs — au mime fort sérieux des impubères, il est, à coup sûr, exclu d'identifier esthétiquement le ludique à ce que j'appelle, pour ma part, la politique chorale, attendu que — comme j'espère le démontrer — rhétoriquement la poétique, industriellement la plastique, moralement l'héroïque s'y trouvent au même titre impliqués.

I

LES JEUX

1- DE L'ODE AU JEU DE MOT

Il est clair qu'en parlant d'ode ici, je ne pense pas moins à Homère qu'à Pindare, voire Ronsard ou Victor Hugo et que l'aède — eût-il été chez nous rebaptisé poète — est toujours par définition celui qui chante avec les mots. Non que l'expression soit phonétiquement ou sémantiquement vide de contenu, ni que les paramètres de la phrase en l'occurrence soient absents, mais le son comme le sens le cèdent à l'inspiration. Or si chez nous les études n'ont pas manqué, pour ce qui est du Signifiant, sur ce passage de la prose au vers impliquant moins — sauf peut-être dans le cas du « vers blanc » — l'intensité, la durée, la hauteur ou le timbre que le nombre des syllabes et l'identification du rythme à la rime, il s'en faut que le Signifié ait, de son côté, donné lieu a autant d'intérêt. Aussi, sans doute, me permettra-t-on d'insister plutôt sur ce qu'il conviendrait, à mon sens, et conformément à l'étymologie, de baptiser du nom d'allégorie.

Oserai-je rappeler qu'à l'inverse de l'aphasie où le sujet parlant, comme on dit, perd paragigmatiquement ou syntaxiquement ce qu'on pourrait appeler la maîtrise du langage, la schizophasie nous en rend l'esclave, au contraire, et fait qu'une institutrice de Lyon, que j'ai bien des fois évoquée, pour dissocier précisément son trouble de ceux qui sont à la base tant du délire que de la fabulation — ne pouvait, par exemple, sans le concours de ses interlocuteurs opposer l'enseignante au dompteur, ni sa classe à la cage aux lions.

Chacun sait qu'il ne manque pas d'auteurs pour en avoir tiré volontairement parti, dût le principe être différent. On cite, bien sûr, La Fontaine après le Roman de la Rose et fort avant, naturellement, la quête de l'escalier dérobé de Boris Vian. On cite, moins dans les manuels, le conseil donne par Raymond Devos aux habitants de la ville où tout le monde court de ne point négliger d'ouvrir en banque un « compte courant ». C'est à croire que l'« esprit » soit nécessairement triste et qu'à l'instar de la caricature généralement

oubliée de la plastique, la substitution — justifiée par son contenu, du Firage(t) au Figaro de ce que je nomme la poétique — soit exclue.

On comprend du même coup l'importance signalée chez Bergson du théâtre et du rire partagé. C'était là, pourtant, réduire considérablement l'ampleur d'un phénomène relevant, à mon avis, de l'aptitude de l'homme à ne jamais coïncider culturellement avec lui-même, et cela sur chacun des plans. Pour nous en tenir actuellement au premier avouons que lyriquement le sérieux de tout temps l'emporte, que la satire même ne fait pas rire et que la littérature — qui, dès le moyen-âge, n'admettait le « jeu » ou la « farce » que sur scène — n'a guère dans les manuels scolaires d'indulgence que pour Rabelais ! Les mouvements mêmes qui ont au cours des âges, affecté son histoire — qu'il s'agisse du réalisme, de l'idéalisme ou du surréalisme — n'ont, de ce point de vue, rien changé. Les « figures », si figures il y a, interdisent la rigolade au profit de l'horreur ou de l'admiration. J'entends bien que constater n'est pas conclure ; mais lorsqu'on songe que le roman, pour son compte, tend à réserver à l'oralité, voire à quelques « revues », l'histoire drôle, on saisit mieux pourquoi la plaisanterie n'a jamais officiellement acquis de statut.

Aussi bien sommes-nous, en l'occurrence, pratiquement tributaires du contemporain. Dussent, dans les journaux dits volontiers « politiques », les propos des hommes publics incontestablement l'emporter sur ceux des humoristes, qu'il vaudrait tout de même, à mes yeux, la peine d'en multiplier aussi des recueils plutôt que de les abandonner comme actuellement à la radio. Outre que l'éloquence ne perdrait rien du fait d'un brin d'hilarité, je pense, pour ne citer personne, que les répliques de bien des chansonniers, de ce point de vue, valent mieux que leur musique et témoignent d'une réelle sensibilité au ridicule du « verbe », fût-elle moins caractéristique des pièces de Molière que des éditoriaux du Canard Enchainé.

Dieu sait qu'ils sont riches de trouvailles et je ne puis m'empêcher de considérer que les élèves n'auraient sans doute pas moins à gagner — toute opinion, bien sûr, mise à part — de l'analyse systématique de ce genre d'écrit que de celle de textes réputés classiques qui sont régulièrement ennuyeux ! Tout se passe malheureusement comme si l'homme cultivé se voyait intellectuellement refusé le droit de rire de son dire et condamné ou presque à la récitation !

Je reviendrai plus loin, bien sûr, sur l'aspect éventuellement freudien de la chose. Il s'agit seulement pour l'instant de souligner au fond l'intérêt de cette aptitude à faire, volontairement ou non, ce qu'on appelle un « bon mot ». Tout n'est évidemment, au fond, qu'une affaire d'opportunité ; mais le principe reste le même qui est à l'origine aussi bien d'expressions désormais consacrées telles que *traduttore, traditore* que de l'hapax alexandrin déduisant, qu'en matière la justice royale, que du fait qui'« elle n'avait d'autre poids » que celui « que le vassal s'y fie » ! Pas question, évidemment, d'en faire un modèle, mais est-on fondé pour autant, à négliger cette conversation de deux vieux amis dont l'un, prétendant que sa femme faisait de lui son bouc émissaire, s'entendait répondre par l'autre que c'était probablement la seule façon pour eux de faire encore le bouc à leur âge, pour ne rien dire de cette mutuelle confidence entre époux où la tendresse de « mon vieux complice » n'a d'autre répartie que « les miennes… aussi » ?

Gros mot bien plutôt dira-t-on, mais pourquoi ? Sinon parce que le bon usage l'interdit, dût l'esprit en faire incontestablement les frais et notamment le propos de cette institutrice traitant ses élèves trop disciplinés d'« *écho-liés* »

Ne serait-ce pas universitairement, après tout, une autre façon qu'Astérix, de renouer, au-delà des classiques, avec nos ancêtres « Gaulois ». Il n'est pas même jusqu'à l'onomastique — surtout populaire, bien sûr — qui n'y trouverait très probablement son content. Quant aux créations sans cesse renouvelées de la « pub », il

va de soi qu'elles ne sont pas non plus aléatoires, qu'un patron de dérivation, voire d'allitération, leur est incontestablement sous-jacent qui, d'ailleurs, transcende désormais les langues comme la finance les économies et qu'enfin, comme jadis au temps des bateleurs, la qualité réelle du produit le cède, en l'occurrence, au rire complice du consommateur.

Je n'ai pas l'intention de dresser ici l'inventaire, voire la bibliographie des domaines respectivement concernés, mais d'ouvrir simplement aux amateurs de thèses l'immense chantier d'une poétique irréductible, selon moi, au lyrisme et à la prosodie. Il ne s'agit certes pas d'ajouter, comme il est d'usage actuellement, des disciplines à d'autres disciplines, mais de rénover résolument l'ensemble dans le sens d'une conception moins puritaine de la culture que celle dont l'humanisme nous a fait, bon gré mal gré, les héritiers.

De là, comme certains à traiter de « jurologie », ce n'est pas seulement excessif, mais c'est tout bonnement laisser croire qu'il existe en soi et sous le nom d'interjection une sorte de « partie du discours » aussi polymorphe que le niveau ou les conditions du parler destinée, entre « bordel de merde » et « ventre saint-gris », à souligner l'affectivité, sinon la bouffonnerie ou le passage à la limite du propos.

L'exclamation, pas plus que le vers n'apporte rien au sens ; elle en joue simplement. Et peu importe qu'en l'occurrence il s'agisse de galéjades ou de blasphèmes, de rire jaune ou franc, d'emploi de mots courants ou hors d'usage. Comme le suggérait Thierry Le Luron, le tout est dans le ton et, si j'ose dire, dans la procédure : la formule mathématique est exclue !

Je pense en avoir assez dit pour encourager en tout cas les amateurs de thèses — fussent-ils de plus en plus rares — à remonter, comme les politiciens plus enclins à s'en prendre aux conséquences qu'à la cause de la crise, de l'extrême diversité des attestations à l'identité

rhétorique du phénomène dont ici, glossologiquement, la théorie s'impose au titre des effets du « sens ».

Si ce dernier, dans les pages qui suivent, le cède provisoirement à la « fin », ce n'est pas que la perspective ait changé, mais, bien au contraire, que l'art analogiquement au langage, peut aussi ne « servir à rien ».

2- DE L'ŒUVRE AU JEU DE MAINS

C'est même sous cet angle qu'on oppose [l'art] généralement au travail dont le produit essentiellement utilitaire se fabrique dans les usines, alors que les « œuvres », au contraire tendent à s'entasser dans les musées, en tant que capital « plastique », si j'ose dire, de nos sociétés. En parlant de plastique, bien sûr, je ne prétends ni privilégier la sculpture, la peinture, l'architecture ou la couture, ni exclure c'est trop évident, la musique non plus que l'écriture, mais seulement rappeler que, si la parole qui est toujours plus ou moins parabole admet le calembour, la machine penche toujours un peu, de son côte, vers le machin, le dessin vers la caricature comme — toute question de mode mise à part — le costume vers le travesti et qu'il existe, enfin, une industrie du jouet ! Pour n'être point au Louvre, le Blum de Sennep, ce Devos du crayon, n'en est pas moins encore dans toutes les mémoires ; et l'on ne compte plus, en raison de la variété des opinions, la multitude des illustrateurs de journaux dont le talent devrait s'apprécier moins à la ressemblance des personnages représentés qu'au tour de main créateur d'une certaine forme de beauté, dussent les résultats n'en être à peu près jamais exposés. Et la remarque a d'autant plus d'importance que c'est — par « rébus » sinon « tags » interposés — de la caricature que provient en réalité l'écriture qui couvre aujourd'hui nos pages comme elle couvrait jadis nos monuments.

En un mot, l'« histoire de l'art » proposée par nos universités me semble, dans les livres qui lui sont onéreusement consacrés, se

méprendre sur la qualité de son objet ! Non que les « laids arts », comme disait mon ami Philippe Bruneau, directeur à Paris IV du département correspondant, se doivent à mes yeux d'être automatiquement restaurés, ni qu'il faille désormais rejeter le classicisme au nom — tant Panurge est légion — de l'interférence des « figures » chez Magritte, de l'humour monumental de Boffill, voire de la production de l'espace chez Buren. Les « colonnes » de ce dernier qui ont fait couler tant d'encre — et dont je me sens personnellement, d'ailleurs, proche — ne sont pas sans me rappeler les personnages dont Botero avait fut un temps, parsemé les Champs-Élysées, inspirant du même coup à un chauffeur de taxi l'idée qu'il y avait « beaucoup de viande autour de l'os » !

Rien de tout cela, bien sûr, n'est en soi comparable, mais procède, en tout cas, d'une même recherche, celle d'un autre genre d'esthétique d'où le cocasse n'est point absent. Et puisque nous voici partis de ce côté, n'oublions pas les visages distordus d'une certaine époque de Picasso, non plus que l'actuelle et de plus en plus fréquente exposition de tableaux marqués picturalement d'un seul point ! D'où l'on conclura sans doute — en tout cas je l'espère — qu'il n'y a pas bien loin du plaisir à certaine plaisanterie.

Il en est, en fait, du geste comme de la parole. Si l'une joue de ce qu'elle signifie, l'autre joue de ce qu'il fabrique et l'on comprend qu'en l'absence d'outil jadis constitué par la lance ou l'épée du gentilhomme le jeu de mains, réduit aux poings, ait pu d'emblée passer pour un jeu de vilain. Les armes, au reste, ne sont pas seules en cause, et si les techniciens, de nos jours, outre leur efficacité, ne manquent pas non plus d'admirateurs, il n'en va pas de même des « manœuvres » qui ne trouvent de compensation, au besoin, que chez le boxeur ou l'avaleur de sabres ! Tout comme le chant n'est qu'une harmonisation de la voix, la danse elle-même, qu'elle soit individuelle ou collective, a-t-elle pour un chinois et finalement tout l'Orient jamais été, d'ailleurs, autre chose que le passage à la limite de la bagarre si typique de nos

sociétés ? Ce n'est sans doute pas pour rien qu'en dehors de l'usage scolaire la langue associe chez nous les termes de création et de récréation. Le mime dont nous avons dit plus haut, en effet, qu'il n'était pas un jeu n'empêche pas la main chez l'enfant de ne pas rester une patte, non plus — quelle qu'en soit éventuellement l'occasion — de participer, comme on dit, à des « grimaces » !

Faut-il rappeler aussi qu'en même temps qu'ils nous parent et nous logent le tailleur ou le maçon ne sont pas sans introduire, au mépris de nos goûts parfois et surtout de nos habitudes, tant le déguisement dans l'habit que le cache-cache dans l'habitat. Le « chic » ici encore, quant au personnage que nous sommes, est extrêmement ambigu et la mode n'est pas seule en cause dans les présentations où s'affrontent les décorateurs que sont aussi les couturiers. Il n'est pas, d'autre part, de si formidable ouvrage qui ne masque sous sa parfaite congruence un clin d'œil, au moins, voire un sourire de défi contrastant avec l'admiration qu'il provoque et le bénéfice qu'on en tire.

Et lorsqu'on songe, par ailleurs, à la parfaite technicité des constructeurs de voitures, nul n'ignore qu'ils ne les vendraient pas sans l'apport, parfois un tantinet burlesque, de ceux qu'on persiste à nommer des « carrossiers ». Faut-il ajouter enfin, qu'à côté des Mansart, Viollet le Duc et consorts, il y a toujours eu des Eiffel et des Facteur Cheval et que, plus généralement, l'art baroque a toujours constitué une catégorie des « beaux-arts », dût la définition, par ailleurs, varier selon les auteurs. L'essentiel est de considérer que le sérieux, là encore, n'est pas exclusif et que le jeu, lui, n'est jamais absent.

Y a-t-il, au demeurant, de ce point de vue, tant de différence entre le travail et le sport, l'ingénieur et le pilote d'essai, la gymnastique et le ballet — et combien d'autres encore — sinon la gratuité d'une performance où malheureusement la plasticité le cède dans l'opinion presque toujours à la compétition, voire à la maitrise de soi-même. On

comprendra que dans ces conditions et en dépit des travaux qui leur sont souvent consacrés - il soit culturellement difficile d'émerger au concept !

Pour nous en tenir ici au plan qui est le nôtre où l'activité seule est en cause, disons que le jeu, dans ces cas précis, l'emporte à ce point sur l'opération qu'il en déjoue, à proprement parler, toutes les restrictions et tous les pièges à l'ultime et désopilante satisfaction du vainqueur. Non que l'équipe, le peloton, le chœur m'apparaissent ici secondaires, mais c'est en fait, nous le verrons plus loin, de « match », c'est à dire de tout autre chose sociologiquement qu'il s'agit. La confusion, en l'occurrence, n'a certes pas facilité les choses — pour ce qui est, par exemple, du foot ball, du rugby, du basket — le nombre de commentaires où le chauvinisme l'emporte d'autant plus sur le professionnel que l'absence de guerre ne laisse plus d'autre issue à la rivalité des villes ou des nations.

Nous n'en avons, d'ailleurs, pas terminé pour autant avec un domaine où l'habileté prime à ce point ce que l'on nomme, scolairement parlant, l'intelligence qu'on a toutes les peines du monde à dissocier, dans l'acte posé, le plaisir qu'on y trouve de la définition même de son résultat. C'est le cas, trop négligé par une société asservie à l'économie, des jongleurs, des faiseurs de pirouettes ou des prestidigitateurs, bref de tous les « ménestrels » dont l'un me disait un jour en qu'il ne pouvait y renoncer quel qu'en soit ou non le rapport ! Le cirque, au besoin, les regroupe ; mais il s'en faut qu'on les apprécie au même titre que ceux dont nous parlions plus haut et dont l'olympisme contemporain a tendance à faire quasi automatiquement des héros. Le rire qu'ils engendrent est pourtant fort révélateur et de l'impuissance que nous-mêmes éprouvons et de la satisfaction que nous ressentons d'être, en somme, par eux soulagés de notre maladresse, en un mot de notre propre poids. La rue, pour nous résumer, ne s'avère pas stérile et — n'était parfois l'exaspération des riverains plus enclins à brancher occasionnellement le tourne-disque ou les cassettes — il n'est pas

exclu qu'un maître de chapelle réputé y rencontre parfois un chanteur de réel talent.

Si l'on ajoute, enfin, que les magasins de « farces et attrapes » offrent en permanence à leur clientèle l'occasion de tourner en dérision et de transformer systématiquement en fiction les modes d'intervention d'une « technologie » pour d'autres en perpétuel progrès, on conviendra que, quel que soit le stade du développement, la blague n'a jamais manqué d'amateurs et pourrait après tout — étant donné que l'adresse est à peu près la même dût-elle rester sans effet — contribuer éventuellement à la formation au moins élémentaire des apprentis et des laborantins. Je ne sache point, d'ailleurs, qu'on ne se fût jamais plaint de la parfaite inefficacité de cette forme humoristique d'écriture qu'étaient, par exemple, le cigare [la carotte] des buralistes ou la queue de cheval [poteau du barbier] des coiffeurs, pour ne rien dire, aujourd'hui, de la serviette, du portable et des décorations des « intellos », voire, dans les hôpitaux, du stéréoscope de tant de jeunes carabins ! Et que dire, pour conclure en matière de publicité, de la plus grande imposture du siècle qu'est, de son côté, une télévision où les problèmes abordés sont ostensiblement moins fonction de leur importance que de l'occasion qu'ils fournissent aux gogos que nous sommes d'y croire et surtout d'en parler.

3-DU DRAME AUX JEUX DE RÔLES.

En abordant maintenant le plan de la compétition auquel le manque constant de déconstruction scientifique du réel m'a déjà plus ou moins contraint à multiplier les allusions, je ne puis, bien évidemment, éviter de souscrire aux propos de Bergson sur le théâtre à ceci près qu'il n'a pas compris — faute d'une sociologie de la parité et de la paternité, de l'arbitrage et du gouvernement — le rapport du match à ce que j'appelle la chorale, le drame fût-il réduit à la seule comédie. Qu'il s'agisse d'ailleurs, de scènes ou de défilés, je préfère, en ce qui me concerne, parler de jeux de rôles, attendu que les philosophes sont

seuls à se poser encore la question de ce qu'ils sont et qu'il revient, de fait, à la personne de chacun d'entre nous de définir sérieusement ou pour rire sa place dans la société.

J'entends bien que les grandes figures restent invariablement du côté de la tragédie et que les parades militaires récusent partout les bouffons. Mais on ne saurait oublier qu'à côté d'Eschyle, Sophocle ou Euripide, il y aura toujours Aristophane, comme de nos Corneille ou Racine notre formidable Molière, ou de Cocteau, Sacha Guitry et qu'il n'est point non plus, quelles que soient l'époque ou la contrée choisies, de procession sans carnaval, ni de fêtes éventuellement sans orgie !

Je serai bref sur le match dont j'ai d'ores et déjà suggéré plus avant qu'il était, socio-esthétiquement parlant, la confrontation exemplaire de rivaux ou d'équipes attendant d'un jury plus ou moins officiel la reconnaissance périodique d'une supériorité qui, depuis le Colisée, fait toujours le bonheur des arènes et des stades. Mais il est — par rapport à la coopération qui caractérise, comme son nom l'indique, le travail — d'autres façons, collectives aussi et moins coûteuses, de se distraire qui vont de la mascarade à la surboum en passant par le chat perché où s'exprime l'espièglerie présente en chacun, quelles que soient son âge, son origine et son milieu, à l'égard des règles dites de savoir-vivre, voire comme tant de jeunes actuellement, de l'ensemble de la « tradition » !

Les canulars d'entrée dans les écoles font très évidemment partie du lot, y compris, bien entendu, le bizutage présent à mon avis dans toutes les professions. C'est du code, en fait, non de l'autorité qu'il s'agit et l'on ne saurait prendre pour un délit ce qui n'est, tout compte fait, qu'une malicieuse infraction. On parlait jadis — et sans doute avait-on tout bonnement « de facétie ».

Le sérieux du drame, au contraire, — pour revenir maintenant comme tout le monde au théâtre— est porté à son maximum dans ce qu'on

nomme, depuis les Grecs et par delà nos propres mystères, la tragédie dont le nom dit assez les origines et qui, héroïsant simultanément le culte et l'histoire, a toujours constitué une sorte de liturgie profane à laquelle les Romains préférant, eux, le cirque à la scène, s'étaient, on le sait, montrés moins accessibles. Je ne citerai pas ici, car tout le monde les connait, le nom d'auteurs de moins en moins, d'ailleurs, représentés dans nos salles. Ce qui, en l'occurrence, m'intéresse c'est — dans un sens ou dans l'autre — cette idéalisation des rapports sociaux où la pitié et l'admiration se confrontent dans le respect indiscuté des formes. Point d'autre façon de comprendre, d'ailleurs, le « miracle » du Moyen-Âge et — dussent, en tout temps, les personnages n'être pas forcément des fripons ou des saints — il est clair que la condition, pas telle que je l'entends bien sûr, n'est absolument pas mise en cause par des spectacles destinés à l'édification des foules plutôt qu'à l'alimentation des critiques, voire à la simple distraction des citoyens.

Or il en va tout autrement de la comédie dont les auteurs se plaisent, de façon bien évidemment variable avec leur milieu ou leur temps, à souligner entre les caractères en cause le ridicule fréquent de relations tenues superficiellement pour normales, bref à pratiquer — pour reprendre avec plus de pertinence et parallèlement aux jeux de mots ou de mains une expression des psychopédagogues — un authentique jeu de rôles qu'on pourrait aussi bien, comme je le soulignais précédemment, appeler jeu de société. Plaute et Térence y ont excellé et nos manuels de littérature ne manquent pas de noms de représentants du genre, dussent ils être la plupart du temps moins éloquents sur ce qu'il est d'usage d'appeler chez nous la « comédie de boulevard » et qui répond le mieux à la définition suggérée.

Il va de soi qu'ici — la littérature n'étant pas elle-même en cause — je ne prétends pas élever ladite comédie à la hauteur du Bourgeois Gentilhomme, du Malade Imaginaire ou du Médecin malgré lui, mais seulement y faire apparaître en plus gros l'identité de procédés que

Bergson, en l'occurrence, a su magnifiquement illustrer. Laissons-lui-en le bénéfice et donnons même sur les mots la priorité aux grimaces, sur la pièce à la farce, sur le décor, enfin, à la banalité du quotidien. Tout en ayant bouleversé, bien sûr, les conditions de la présentation, le cinéma, de ce point de vue, n'a rien changé et, sans aller nécessairement jusqu'aux excentricités de Louis de Funès ou de Gérard Jugnot, on peut dire notamment que, compte tenu de la différence des temps, les singeries sont restées les mêmes ainsi que la façon de se payer les têtes ou, comme on dit, plus noblement, les « caractères », dût, le cas échéant, le voisinage l'emporter sur les universaux et l'intrigue, évidemment, sur les mœurs.

Fernandel fut un champion du genre, ce qui explique, même auprès des enfants des écoles, la permanence de son succès. Il faut dire qu'actuellement, l'incertitude de la situation, pour parler sartrien, voit la complication grandissante des problèmes économiques et familiaux ne sont pas sans faire apparaître à la fois fragilité et un équilibre à ce point dérisoire que les institutions elles-mêmes tenues pour les plus respectables, comme à titre d'exemple l'Éducation Nationale ou l'assemblée du même nom, semblent avoir résolument pris leur parti de substituer à l'accroissement des compétences la promotion des « mamamouchis ». S'étonnera-t-on du flirt entretenu désormais par les détenteurs de sièges ou de chair avec les chaînes ou programmes de télé ?

Les comédiens d'ailleurs ne sont pas tous des professionnels, et il ne manque pas de praticiens pour rire, en somme, sous leur masque lorsqu'ils assument deux ou trois rôles à la fois ! le costume y est évidemment pour beaucoup et l'on n'est point surpris que les toges, les soutanes ou les uniformes, voire les tee-shirts et les jeans ne vêtent pas seulement, mais situent de diverses façons dans le groupe ceux qui, à tort ou à raison, sont censés pouvoir les porter. Le père Noël, si j'ose dire, reste liturgiquement, sinon maintenant commercialement, un modèle du genre et nul ne s'étonne qu'il ait encore, hors d'usage ou

non, plus d'un tour dans son sac. Il arrive même plus fréquemment encore que l'on joue dans cette optique, non plus du mot, mais du nom, et que la même personne réponde, selon les situations, soit à son patronyme, soit à son prénom, voire à son surnom, soit encore, et proportionnellement à sa méconnaissance, son titre ! Qui ne connaît d'ailleurs actuellement ces livres où le lecteur se prend pour l'auteur et contribue, à son gré, aux erreurs ou malheurs du héros ? Bonne façon, après tout, de développer chez l'enfant une créativité prépubertaire échappant précisément, de par son caractère ludique, aux exigences rituelles de la scolarisation !

Je ne voudrais pas terminer ce point sans rappeler enfin que ce que la tragédie est, somme, toute, volontiers à la politique, la comédie, de son côté, l'est à la politesse et que nul n'est dupe le plus souvent des formules et des attitudes censées régler la mise en scène de nos rapports sociaux. Rien d'étonnant, dans ces conditions, qu'aux « hommages respectueux » aient populairement succédé « hello » ou « salut » et qu'« Adieu » même désormais est plus ou moins fait place à « ciao » ! On comprend que si l'une échappe ou presque, hélas, à toute éducation il n'en aille pas de même de l'autre qui fait — ou plutôt faisait naguère — chez l'enfant l'objet de toutes les « corrections » sinon éventuellement des sanctions.

Certains avaient pourtant incontestablement le sens de la blague, et le « bonnet d'âne », comme on dit, n'était pas toujours des mieux placé. Il est vrai que la chose passe progressivement avec l'âge et que quiconque résiste à ce qu'on tient pour l'ordre public passe volontiers, sinon pour un inculte, du moins pour un original dont la seule présence suffit à justifier l'idée que Balzac, en son temps, se faisait de la société. Et ce n'est sans doute pas l'aspect le moins caractéristique de la crise que de multiplier actuellement, sans parler bien sûr des criminels, moins les gangsters peut-être qu'au sens propre les polissons !

4-DE L'EXPLOIT AUX JEUX DE HASARD

Quand on parle de hasard, au contraire, l'« autre » n'est, comme tel, absolument pas concerné. Le gain, en l'occurrence, n'implique ni échange, ni récompense, ni profit. Il est seulement, quels que soient le nombre ou la variété des personnes concernées, le fait en soi d'être gagnant ! Sans doute assez souvent l'argent est-il en cause, mais pas au sens de la bourse ou de l'économie ; et de même que l'exploit, le haut fait n'a rien à voir, pour ce qui le concerne, avec le championnat, de même le casino, pour sa part, n'a-t-il rien, sinon par retombée, d'une « entreprise » et placer son argent à la banque ne revient-il en aucune façon à miser à la loterie, non plus qu'à faire un pli !

Le pari, de son côté, est étymologiquement ambigu, car le pair en question n'est que la caution, non le bénéficiaire du résultat. Le geste, en lui-même, ne s'appuie ni sur le déterminisme d'une science, ni sur l'espérance d'une foi, mais il est essentiellement défi ou plutôt dérision au sens strict, à l'égard d'une fatalité dont d'autres se résignent à supporter le poids.

Tout comme il en est pour « tenter l'aventure », il en est aussi pour courir la chance ou plutôt la « tirer au sort » : ce qui, dans les deux cas, n'est, sans plaisanterie, qu'une autre façon de « faire fortune » !

On s'explique, du même coup, le type de population des champs de courses, mais aussi et surtout, parallèlement au succès remporté auprès des inactifs par la belote des bistrots, celui du bridge dans les salons des bourgeois nantis qui s'ennuient et préfèrent, après tout, cette façon de « tirer les cartes ». « Vous jouez », me direz-vous, « sur les mots ». Oserai-je profiter de l'occasion pour rappeler que, dans le cadre de la théorie qui m'inspire, c'est précisément l'ambiguïté qui fait penser et que la propriété à laquelle nous condamne la pseudo culture de l'école en nous stérilise en nous l'aptitude à créer scientifiquement l'objet ?

Le dé, en l'occurrence, est plus qu'un symbole dans la mesure où l'on peut le jeter sur la table autant que l'enfiler à son doigt. Quant au partenaire éventuel, il n'a rien, en vérité, d'un rival, mais exclusivement d'un faire-valoir occasionnel sans rapport, une fois de plus, avec le rôle suggéré, qu'on le veuille ou non, par l'équivoque appellation, de « jeu de société » !

Le loto, par exemple, non plus que le scrabble ou les dominos n'exigent point de compagnie et la réussite, de quelque façon qu'elle s'opère et quel qu'en soit l'objectif, reste, si j'ose dire, un jeu d'anachorète.

Plutôt que de hasard, mieux vaudrait même parler de décision, voire d'heur, comme on disait jadis, puisque le bon, précisément, ne fait qu'entériner soit la satisfaction quasi inespérée d'un risque, soit en somme, pour nous en tenir au cas, le plaisir résultant d'un tour d'adresse exécuté avec la plus parfaite désinvolture et sans la moindre « tricherie ».

Cette dernière, en effet, par la morale se trouve exclue du jeu comme du comportement ordinaire en raison non point du contrat, mais, à strictement parler, de la vertu. Qui dit jeu, d'ailleurs, ne dit pas nécessairement « jouet » et la vie par elle même n'est pas si triste, malgré ses ennuis, qu'elle ne multiplie dans l'abstrait les occasions de rire ou de sourire des risques surmontés avant même d'être encourus.

Non, certes, que « tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes » ; mais Candide, après tout, n'avait point tort de rester finalement « optimiste ». Car le « destin », dans les deux sens du terme n'est, tout compte fait, qu'une invention de philosophes, voire un phantasme de suicidaires. Il ne s'agit naturellement pas du sens de l'histoire qui relève d'un autre plan, mais de l'aptitude de tout homme soit à donner du piquant a sa vie, soit à profiter des aubaines qui lui permettent au moins de provoquer l'hilarité.

Je ne nie pas, bien évidemment, la foncière malhonnêteté d'un certain nombre de ceux qui sont, dans notre société, tenus pour responsables de ce qu'on appelle les « affaires ». Encore faut-il, là encore, ne point se laisser prendre au mot. Car si, économiquement, l'« entreprise » l'emporte pour un temps sur l'usine ou sur l'atelier, c'est que le travail, d'une part, a changés de mains et que le jeu, d'autre part, n'est plus le privilège des seuls retraités.

La manipulation de la finance peut, en toute innocence, fournir aux plus astucieux le moyen — puisque c'est d'argent, sous le nom « d'actions », qu'il s'agit — de s'enrichir avec intelligence au détriment, parfois, des moins chanceux. Sans doute n'est-il pas exclu qu'on trouve quelque jour un moyen de remédier aux excès et rien, à coup sûr, n'empêcherait la Loi, comme telle, d'intervenir si elle n'était à la fois proposée et votée par un personnel politique moins enclin à sauvegarder le droit des gens qu'à profiter des pots de vin.

Il faudrait, d'ailleurs, que fût-ce un embryon du moins de réflexion leur rendit la chose accessible. Apparemment ce n'est pas le cas. Et je serais surpris qu'en l'état des choses et quel que soit, comme on dit, l'avis lui-même suranné des patrons et des syndicats, le problème pût, à défaut d'être résolu, être du moins correctement formulé.

On pourrait, à première vue, nous croire de fait bien loin du thème envisagé ; mais il serait pourtant illusoire de négliger, comme on le fait trop souvent, l'interférence objective des plans. La veine, par exemple, dont nous parlions plus haut n'est pas, toute étymologie mise à part, si loin de la « devinette » qu'elle ne la distingue du simple jeu de mots. Il ne va pas de soi d'accéder au plaisir d'y répondre et le hasard n'est, certes, pas pour rien dans la solution de problèmes relevant manifestement plus de l'astuce que du savoir et dont il semble, par ailleurs, qu'en toute civilisation, les « prophètes », au cours de l'histoire, se soient fait une spécialité.

Pour nous en tenir, toutefois, à l'aspect ludique des choses, rappelons que la presse elle-même ne se fait pas faute de soumettre aux lecteurs des énigmes dont le mystère n'est levé que dans le numéro suivant. Et sans doute ne manque-t-on pas de voyantes qui font métier de dissiper les brumes ! Il n'en reste pas moins que nombre d'enfants s'amusent infiniment à se poser des « colles » dussent-ils être, non sans rire, leurs premiers interprètes. La charade, après tout, éventuellement le rebus sont sans doute un moyen de correspondre dont ils disposent normalement, si j'ose dire, avant d'être autorisés à leur tour à participer à la conversation.

S'il est certain, par ailleurs, que, pour ce qui concerne notre activité, il n'est plus guère de tâcherons et que le moindre ouvrier, même lorsqu'il bricole, s'avère ergologiquement efficace, cela n'empêche pas qu'il reste et restera toujours des pécheurs ou des chasseurs pour jouir, quelle que soit la perfection de leur équipement, du caractère éminemment fortuit du résultat. On aura beau multiplier les interdits quant aux périodes ou aux lieux, on y perdra ses décrets et son temps, mais le goût de la surprise — plus même que de la prise — qu'il s'agit : « Mordra, mordra pas ? Passera, passera pas ? ». Pas question, naturellement, d'en faire au sens strict un métier et l'on n'est pas surpris du mépris affiché par eux pour les marins du même nom, voire pour les braconniers quasi professionnels qui désertifient systématiquement les campagnes au profit de certains commerçants. Inutile d'ajouter que leurs associations ne feront jamais évidemment le poids à côté de la Confédération générale du travail et que leurs activités seront toujours rangées au rayon des « plaisirs et des ris » des retraités. Erreur pourtant puisqu'en l'occurrence ni la main ni le rôle ne sont en cause, mais la gageure, en fait, disons plus simplement le pari.

Comprendra-t-on, du même coup et pour nous mettre nous-mêmes en cause, la mentalité de ceux qu'on appelle universitairement et non sans prétention des chercheurs. J'entends bien que le Centre qui les rétribue

n'est pas sans recueillir aussi les impuissants de l'Éducation Nationale. Mais, enfin, il en est de vrais dont la différence essentielle avec les enseignants reste qu'au lieu de prétendre au mieux transmettre le savoir, ils tentent sans certitude et avec plus ou moins de chance de le constituer.

À l'érudition, d'un côté, s'oppose — ou du moins devrait s'opposer de l'autre — l'indiscipline fondamentale à l'égard de spécialités épistémologiquement provisoires dont la répartition constitue ce qu'on appelle généralement les programmes.

Or chacun sait — et mon anthropobiologie à paraître le démontrera — que les « sciences humaines » notamment n'ont point pour tâche de cataloguer des faits, mais d'abord et surtout, si j'ose dire, de les inventer par la vérification clinique d'hypothèses qui ne sont inductivement, voire analogiquement, qu'autant de jeux d'esprit ! Aussi bien ne sera-t-on pas surpris que le goût de la découverte — fût-elle rare — l'emporte éventuellement sur celui de l'acquis, l'aléatoire sur le conservatoire et que le plus modeste des laboratoires fasse la nique aux académies !

*
* *

Si le rire, en résumé est le propre de l'homme, c'est donc en fait parce qu'il est lié, tant sur le plan de la pensée, que du travail, de la société et du droit, à la capacité que nous avons dialectiquement à abstraire, c'est à dire de nous détacher de nous-mêmes, partagés esthétiquement que nous sommes entre l'autoadmiration de l'extase ou l'autodérision de la malice.

Le sérieux, lui, n'est qu'une prétention affectée le plus souvent par ceux qui ont pour fonction de mener plus ou moins leurs semblables. Or s'il est parfois indispensable de les faire marcher, soit, mais pas au pas ! C'est là, j'allais dire, quels qu'ils soient, la bêtise de tous nos « gouvernements » !

II

LES RIS

1-LE CYNISME

Sans doute a-t-on précisément, au cours de notre histoire raté le coche de la philosophie ; et Diogène, à en croire ma femme, eût mieux fait mon affaire que Platon ou même Aristote dont j'ai toujours pourtant prétendu m'inspirer. Les « chiens », les jappements et les niches qui lui sont symboliquement affectés n'ont évidemment pas leur place dans les jardins d'Akademos, mais ne sont pas, d'autre part, sans évoquer chez nous le milieu de ces « sans-abri » dont la sagesse refuse toute assistance au nom de ce qu'ils tiennent pour la liberté. Marginaux dira-t-on, à une époque regorgeant d'associations et de syndicats ! Mais peut être, en y réfléchissant, serait-il temps de se poser autrement la question.

Car si l'actualité semble désormais préférer l'expérience aux concours, les pèlerinages aux liturgies autant qu'aux manifestations, la personnalité, s'il en reste, à la représentation du parti, n'y aurait-il pas lieu d'invoquer la remise en cause, au profit d'un nouveau civisme au-delà de la droite et de la gauche, d'une démocratie très précisément « aux abois » ignorant internationalement les frontières et économiquement à ce point inégalitaire qu'elle engendre sans cesse de nouveaux pauvres, en même temps qu'elle multiplie les pérégrins, le tout, diront certains, par une sorte de retour des choses sous l'influence des Américains...

Or le lot d'« idées » auxquelles tous se réfèrent, par exemple, lors des campagnes électorales est positivement affligeant et l'on regrette que les moyens d'informations nous parlent plus volontiers du changement de siècle, des éclipses, de la couche d'ozone ou des stations orbitales que de la révolution, Bastille ou non, qui se prépare et risque de remettre l'Europe en cause comme jadis les gallo-romains. L'ONU, l'OTAN sont, à mon sens, autant d'absurdités pour justifier un néo-colonialisme dont est incapable, en somme, de se débarrasser la

planète. Tacite n'écrivait-il pas déjà : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant* ?

Les exemples ne manquent pas d'interventions récentes dont la décision, certes, ne s'imposait pas et qui, au nom d'un ordre quasi absolu, ne font que déplacer les crises sans jamais les résoudre, faute de s'être donné les moyens d'en analyser culturellement les causes. L'Humanisme nous a leurrés, car l'Empire n'est pas l'espèce et, toute question de races mise à part, il est d'autres façons d'être homme. Il y a toujours eu des bâtards et notre société devrait être à même de le comprendre qui bouleverse actuellement les lois traditionnelles de la famille et confond le droit et l'uniformité. Il est temps, me semble t-il, de refuser la laisse et, quitte à mordre, de se remettre en chasse de toute proie susceptible d'alimenter notre causticité. Car s'il est avéré que le rire tient en fait à ce que nous sommes, il ne l'est pas moins que c'est à sa gaîté, si j'ose dire, plus qu'à ses garde-à-vous qu'on peut juger un peuple heureux ! La culture en soi n'est point triste et toutes les occasions devraient être bonnes d'enquêter sur les agréments plutôt que sur les dols et de préférer la fête aux émeutes, voire à la sédition.

Serait-il même inconcevable de ne porter au pouvoir que ceux, quelle que soit leur appartenance, dont la compétence va de pair avec la décision de partager allègrement leurs gains ? Utopie, dira-t-on, c'est une évidence, mais pronostic surtout d'un autre monde irréductible à la simple expansion du nôtre et, provisoirement au moins, plus ironique à l'égard de lui-même qu'il n'est normalement d'usage en milieu réputé « cultivé ».

Jusqu'à quand les « jeunes », comme on dit, accepteront-ils de répondre au journal parlé des seules catastrophes par l'imbécilité radicale de ce que certains, dans nos pays, leur imposeraient volontiers sous le nom de « technoparade ». J'entends bien qu'on ne saurait se désintéresser de leur sort, ni négliger — fût-ce en termes professionnellement peu précis de C.D.D., voire de C.D.I — leurs

possibilités d'insertion ; mais peut-être eût-il mieux valu qu'une destruction aussi radicale de la famille n'en fit point juridiquement une catégorie !

Les métiers eux-mêmes n'en sont plus ; et j'en veux pour preuve la médecine jadis libérale qui n'a plus affaire aujourd'hui à des patients courtois ou tracassés, mais à des ayants-droit couverts par la Sécu, la pertinence du diagnostic ayant moins finalement d'importance que la rubrique de remboursement. Molière et Romains sont battus qui s'en prenaient aux praticiens. Or la maladie, désormais, se revendique si burlesque que cela puisse paraître, plus même encore que les soins et l'on partagera d'autant mieux la désillusion du spécialiste qu'on aura compris, j'imagine, les ambitions du carabin !

N'en va-t-il pas de même, d'ailleurs, dans le commerce, de la masse des producteurs actuellement écrasés par les distributeurs qui, dans les grandes surfaces, économiquement font les prix à l'apparent avantage de consommateurs trompés tout autant sur la qualité de la marchandise que sur la finalité du profit ! Les fusions d'entreprises, enfin, poussent au maximum le mépris de leurs actionnaires, pour ne rien dire des petits épargnants. Quant aux églises, il y a beau temps qu'elles recueillent, sous le nom de « denier du culte », le fruit de la générosité de ceux qui travaillent et n'ont point, eux, fait vœu de pauvreté.

Ulysse, en somme, avait raison lorsqu'à la requête du Cyclope, il avouait de but en blanc n'avoir d'autre nom que *Personne*. Car il est bien certain que le Nemo auquel plus que jamais nous semblons être voués et qui l'emporte à ce point sur l'Ego quasi désespéré des analystes, loin de faire de nous les cocus interchangeables que l'on pense, offre exemplairement aux farceurs l'occasion de répondre par un rire énorme — au nom même de la dialectique dont nous sommes anthropobiologiquement, voire anthropothéologiquement, la source — aux âneries écrites ou diffusées tant sur les catastrophes que sur le « Bogue » ou sur la fin du monde.

Nous ne saurions jamais être « au-delà » de nous même. Nous sommes, c'est tout ! Et nous le sommes, si nous « croyons », éternellement dans la foi. Il nous appartient seulement d'en souffrir ou d'en jouir. Pourquoi ne pas miser sur la seconde option et, toute mystique entre parenthèses, continuer sans la moindre ironie à imputer à la force de l'autre plus qu'à notre propre faiblesse ce que nous tenons traditionnellement pour un « destin » !

L'humour est en somme — encore faut-il qu'il soit opérant — la seul issue d'une situation au sens sartrien du terme ; mais un humour, sinon noir, du moins suffisamment ravageur pour parvenir à la changer.

Bref, c'est un Rabelais plus qu'un Érasme qu'il nous faut, du fait que les informaticiens, pessimistes ou optimistes, ne sont jamais que les notaires du temps. Jamais nos « dirigeants », de quelle que façon qu'ils adviennent, n'auront les vertus ni les vices d'un Gargantua ni d'un Pantagruel ! Et puisque la mesquinerie semble le plus souvent marquer leur caractère, mieux vaut, plutôt que de les guillotiner, se payer en toute hilarité leur tête et négliger, s'il se peut, leurs ukases. Le malheur veut qu'il y ait toujours des masses de mécontents, sans doute, mais surtout d'imbéciles, pour se précipiter à leurs meetings et feindre éventuellement de croire à leurs promesses, voire à leurs arguments purement électoraux.

Quel système adopter ? me direz-vous. Mais le seul, le vrai, j'entends par là, non le désordre, mais toute assemblée, quelle qu'elle soit, d'hommes et de femmes libres capables de s'autodiscipliner du seul fait que la décision, dans leur cas, l'emporte à tous les points de vue sur la pulsion. L'autorité, comme le disait Auguste en connaissance de cause et non sans plaisanterie justement, passe d'abord et surtout par la victoire acquise sur soi-même.

Aussi bien la philosophie dont ici je m'inspire a-t-elle moins à voir avec celle toujours triste des intellectuels qu'avec celle plus gaillarde

et finalement plus traditionnelle des satyristes et des sages. Car il s'agit moins, en l'occurrence, de mieux comprendre épistémologiquement les choses que de refuser de se laisser dominer par elles et d'émerger, les concernant, à un tout nouvel état d'âme plus en rapport avec l'actualité. Il arrive, en effet, que le rire jaune, comme on dit, l'emporte, le cas échéant, sur la souffrance et la raillerie, politiquement, sur la dictature ; et l'on ne doit point oublier, que la « majorité », avant d'être une question de nombre, est d'abord et surtout l'achèvement, en chacun de nous, de l'émergence civile à la Personne... à défaut de la majesté !

C'est pourquoi donner de la voix ne consiste ni à fréquenter les urnes, ni à parcourir en meutes les rues dans un concert de hurlements : mais à laisser, s'il le faut, la parole à ceux — fussent-ils extrêmement rares — dont la critique peut aller jusqu'à remettre Alexandre lui-même à sa place et défendre en toute légalité ce que j'appelle volontiers le droit d'insurrection.

2-LA DISTRACTION

Il faut dire que la distance aux choses ou, comme on dit aussi, la distraction n'est point encouragée par l'ensemble des institutions et que les maîtres d'école « publique » ou « privée » ont traditionnellement tendu à ne récompenser que l'application de petits futurs soldats de plomb ! Si l'Europe, sans s'inquiéter d'ailleurs de la validité sociologique du concept, condamne à l'unanimité l'habitude qu'ont d'autres continents d'accepter facilement ce qu'on appelle le travail des enfants, on ne peut nier non plus que rien n'est jamais fait « pour rire » dans l'Éducation Nationale et qu'un même sérieux — pour ne point dire une même tristesse imprègne systématiquement les « devoirs » d'élèves qui les verraient certainement d'un autre œil pour peu qu'on leur eût appris à les tenir seulement pour des attrape-nigauds.

S'étonnera-t-on de l'ampleur prise à notre époque par ce qu'on nomme la dissipation, éventuellement par les chahuts ? J'entends bien qu'il faut former nos successeurs, mais la gaieté à aucun moment n'est absente de la vie et il n'est nullement certain que les vacances et les récréations suffisent à compenser la scolarisation, désormais économiquement prolongée d'une jeunesse en mal d'emploi !

Le chômage, de son côté, n'arrange pas les affaires qui contraint à chercher désespérément une occupation plus rentable généralement qu'agréable, sans que, pour autant, les retraités trouvent plus de divertissement de leur côté dans les cartes ou les dés dont nous avons parlés, auxquels ils ont recours pour tenter vaille que vaille de meubler leur incontournable loisir ! Où qu'on se tourne, en somme, on s'occupe non sans peine et la musardise est exclue.

Qui donc parlait de « laisser le temps au temps » ? Peut-être est-ce pourtant, chez l'homme du moins, une façon comme une autre de « gagner » plutôt que de subir sa vie ! Il ne s'agit pas, en effet, d'encourager les étourdis ni les flemmards, mais seulement de ne pas confondre dans notre cas l'ouvrage et le servage, la réussite et le désagrément.

Les bons moments, normalement, relativisent les mauvais quarts d'heure. Il devrait socialement revenir à chacun de se les aménager. Ce n'est, hélas, pas le cas et la collectivisation même empêche trop souvent de tirer, comme on dit, son épingle du jeu ! On dirait, en bref, que tous les motifs sont bons tant chez les croyants que chez les incroyants et sous prétexte, au fond, de travail à la chaîne ou de communion des saints pour exclure ce qu'on pourrait appeler l'« aparté » et assombrir du même coup notre avenir commun.

Or c'est précisément une des différences de l'homme et de l'animal que de savoir proportionner sa détente à son activité. Il arrive même que les plus assidus soient également les plus farceurs. Quel carabin, par

exemple, n'a pas été tenté d'exploiter à deux fins la même leçon d'anatomie, pour ne rien dire de la propension des sculpteurs de jadis à rendre souvent ambigüe l'interprétation des chapiteaux des cathédrales ? Combien d'écrivains dessinent entre deux phrases, combien de peintres chantent en maniant le pinceau ? Il est rare, en un mot, d'être uniquement et totalement à ce qu'on fait.

Est-il surprenant que, dans ces conditions, les présidents de séance ou de cérémonie, par exemple, qu'ils soient civils, parlementaires ou religieux, avouent, lorsqu'ils sont sincères, songer généralement à toute autre chose qu'à ce qui se déroule effectivement sous leurs yeux et dont ils sont officiellement pourtant les garants ? Et que dire alors des chefs d'état qui régnant sur tout finalement voyagent et représentent à peu près sans penser à rien ! On ne saurait être, en tout cas, surpris que là où l'opposition tendra, bien évidemment, à mettre en cause la négligence, d'autres seront plus portés à invoquer ce que l'on pourrait appeler la disponibilité.

Il est clair que la chute de la valeur économique du travail au profit de l'échange dans notre société est en train de donner de plus en plus d'importance aux fêtes mondaines et surtout populaires, sans rapport désormais avec les saints des corporations. Tout se passe comme si l'humanisme prétentieux qu'est le nôtre depuis la Renaissances se confondait plus ou moins de nos jours avec le mondialisme des « lendemains qui chantent » !

Il reste, en tout cas, que le commerce est indéniablement florissant tant des organisateurs de galas officiels ou privés que de ceux qu'on nomme plus prolétairement les amuseurs et que le plaisir, à défaut de la joie, tend, faute de mieux, de plus en plus à se partager. Les Romains, l'avaient, eux, d'ores et déjà compris qui, sous prétexte d'*otium*, multipliaient les festins de *Trimalcion* et les fastes du Colisée ! Peut-on nier que, dans les deux cas, la limite soit atteinte qui

sépare le rire jaune du sourire et qu'à l'inverse des travaux forcés les « boums » souvent la meilleure façon de se distraire.

Le changement de siècle, de ce point de vue, ne me semble pas avoir arrangé les choses. Même si le « Bogue » a remplacé l'Enfer, il n'est pas évident que le « Jubilé » fasse à son tour découvrir le Ciel tant aux touristes des Champs qu'aux pèlerins du Vatican. L'embrasement de la "Dame de fer » n'a pas de raison d'être plus efficace que l'apparition de Notre Dame et c'est à chacun de nous qu'il reste, quelle que soit son appartenance, le devoir et le droit d'arbitrer son propre destin

Seul le désespoir— et donc le suicide — est à proprement parler inhumain. L'ironie, en revanche, peut nous sauver qui est essentiellement jouissance de la question posée et dussé-je m'attirer les foudres de ceux, s'il en reste, qui m'ont formé, je crois qu'il est incontournable de lier, comme je le fais ici, l'humour et la métaphysique. Rabelais, somme toute, est battu et l'on comprend qu'Érasme ait de son côté tenté de faire l'éloge de ce qu'il a cru bon d'appeler la folie.

Il faudrait que les dirigeants tant des Églises que des États fussent assez pince-sans-rire pour cesser d'invoquer qui la querelle des Indulgences, qui les pannes éventuelles des ordinateurs et de croire qu'il suffit de remédier aux détournements de fonds pour assurer dans le futur l'équilibre tant des pontificats que des gouvernements.

Il arrive au demeurant — et c'est le second sens du mot — que la distraction soit involontaire et ne déclenche que le rire d'autrui. Toutes les occasions sont bonnes et il n'a jamais manqué de roi Dagobert, de professeur Nimbus ou Tournesol, voire de président Deschanel pour égayer la chronique et alimenter les plaisanteries. C'est d'ailleurs une source constante d'inspiration pour la littérature ou la caricature humoristiques, dussent les personnages eux-mêmes n'en être pas généralement conscients.

Encore faut-il que le danger soit absent et que le risque naturellement le cède au ridicule ! Il va de soi que ce dernier est proportionnel à tout prendre au conformisme de la période ou de la situation envisagées et l'on n'est pas surpris, du même coup, que l'actuelle indifférence à la pression d'une « mode » quelconque imposée par d'authentiques couturiers contribue, pour sa part, à la tristesse de la société.

Il peut se faire tout autant qu'on se trompe de chapeau, de voiture ou de porte par manque évident d'attention et que le pittoresque de la circonstance alimente l'hilarité des témoins. Pourquoi, enfin, ne point citer, pour s'en tenir à nos milieux, le cas de cet orateur susceptible d'intervertir les programmes et les auditoires à l'ébahissement des présents.

On pourrait spontanément penser que cet aspect du phénomène en cause fût, dans ses conséquences en somme moins grave que l'autre, n'était que l'ensemble des habitudes et des manies qu'il engendre est en définitive à l'origine de tous les conservatismes inhérents à ce que partout l'on nomme *Les* civilisations. C'est presque un truisme d'affirmer comme une découverte que ces dernières sont mortelles. Non que le progrès seul soit heureux, mais il s'en faut qu'en matière d'application des « règles » le sérieux soit toujours respectable ; et je souscris pour ma part à l'humour de Sempé qui déclarait « avoir toute sa vie pardonné à ceux qui l'avait offensé, mais en avoir gardé la liste ».

Le rire, en somme, me semble être, plutôt que l'enthousiasme, fonda mentalement à la base de toutes les révolutions et de toutes les conversions ; et je crois — puisque rien ne dure — que les bien-pensants n'ont pas plus d'avenir, pour tout dire, que les bien-portants. Curieuse conclusion, sans doute, m'objectera-t-on, d'un chapitre initialement prévu pour la défense des distraits et s'achevant, en fait, par la mise en cause des assidus ! J'entends bien que tout n'est point

farce ; mais d'autres m'ont précédé qui d'ores et déjà reconnaissaient qu'un saint triste est un triste saint !

3-LA DÉRISION

Il est clair que la dérision n'est pas toujours des plus charitable, mais il ne manque pas non plus d'occasions de substituer à la colère, justifiée ou non, une attitude plus humaine soulignant notamment, sans aller toutefois jusqu'à la comédie, le grotesque d'une situation qu'il n'est pas question de prendre au sérieux. Ce n'est pas d'ironie qu'il s'agit ; car, pour parler comme Socrate, l'ironie comporte elle-même un doute ; mais plutôt d'une raillerie systématiquement partagée et récusant d'emblée toute possibilité d'admiration à l'égard de ce que nous n'aimons pas.

Les enfants, eux mêmes, ne sont pas les derniers à se payer ainsi la tête d'autrui, ce qui, de toute façon, est une manière d'imposer plus ou moins la sienne et de prouver qu'on peut, fût-ce « pour de rire », avoir raison. Car c'est bien toujours de raison, quelque soit l'âge, qu'il s'agit. Si les pleurs, en effet, supplient ou remercient, la blague provoque et s'avère, sinon toujours plus éducative, du moins plus prometteuse d'un esprit véritablement critique dont, hélas, l'enseignement actuel ne favorise pas l'éclosion ! On comprend que l'humour anglais ait toujours tendu à permettre dans les écoles pour enfants l'expansion des « comics » au détriment des ouvrages de littérature et qu'à tous les niveaux la sagesse se teinte de frivolité.

Comment ne point invoquer non plus l'habitude contractée chez nous par tant de journaux d'hier et d'aujourd'hui, dont la tenue manifestement n'en souffre point, de juxtaposer textes et caricatures — quitte, parfois, comme Le Figaro récemment, à en discuter la place respective voire la pertinence ou l'impertinence — si l'on songe à celle inoubliable et déjà citée de Blum par Sennep ! Il faut même un réel talent pour pousser à ce point l'analyse du moindre détail susceptible

d'entrainer le jugement souhaité, sans s'exposer, bien entendu, pour autant aux risques d'une procédure à défaut d'une inculpation.

Ajoutons que la télévision ne pouvait manquer d'en faire son profit et le succès bien connu, fût-il souvent contesté, tant du « Bèbête-show » que des « Guignols de l'Info » n'a pas, qu'on le veuille ou non, meilleure source d'inspiration. Façon comme une autre, sans prendre officiellement parti, de faire, en somme, de la politique et de déjouer, le cas échéant, les manœuvres de nos dirigeants avec probablement plus d'efficacité que les tristes contributions des correspondants assidus du Monde ou du Times.

Je n'insisterai pas davantage sur un procédé devenu si courant, de nos jours, dans la presse écrite ou parlée qu'on en multiplierait à son gré les exemples, à commencer par celui tout naturellement du Canard Enchaîné !

Il arrive que le dérisoire soit à l'inverse mal vécu, lorsqu'il caractérise par exemple, les moyens ou les aptitudes de ceux dont les syndicats défendent civiquement, de nos jours, les salaires et les intérêts. On préfère généralement parler de médiocrité, sans doute pour masquer à la fois le sourire gêné des nantis et le rire jaune des insatisfaits. Sans aller jusqu'à la cruauté il semble pourtant qu'en profondeur le rapport social en soit là. Précieuses ou clochards apparaissent toujours un peu ridicules ; l'autre est sans cesse en cause et l'on comprend qu'à l'extrême le Boche et le Roast-beef définissent le bon Français.

S'il est rare, au surplus, que les occasions se multiplient de dépasser normalement par des guerres ou des insurrections les frontières qui nous constituent, on ne peut non plus s'empêcher de jouir, au moins dans un certain milieu, d'une pseudo-supériorité qui permet en quelque sorte à chacun de se gausser à sa propre façon du destin. Ainsi le sourire lui-même est-il à défaut du rire — et fût-ce sous forme d'excuse — marque implicite de notre liberté. Disons que la tristesse

est fatale, que la gaîté seule nous fait vivre et qu'il n'est pas jusqu'à la rigolade qui ne tourne incontestablement à la joie lorsqu'il advient qu'elle soit éternelle.

Trêve, pourtant, de métaphysique ! car il ne manque pas actuellement d'autres usages plus terre à terre de ladite dérision, si l'on prend du moins pour exemples les pancartes brandies par les manifestants, qu'ils soient parents, élèves ou enseignants, dans l'espoir d'obtenir la révocation d'un ministre dont il semblerait que les traits, plus encore que les propositions, fissent en quelque sorte l'unanimité des causes d'interpellation.

La question n'est pas de savoir qui a tort ou qui a raison, mais d'analyser judicieusement le phénomène au même titre que tout comportement politique des masses, et indépendamment, bien sûr, (mammouth ou pas mammouth) des décisions éventuelles du gouvernement.

Dans la même ligne, enfin, je ne crois pas inutile d'évoquer en passant la mutuelle et traditionnelle habitude qu'ont parisiens et provinciaux de se dénigrer les uns les autres, tant sur la base généralement exclusive de leurs centres d'intérêt que sur celle volontiers mimée de leur élocution. Il n'y a pas là simple jeu, mais persistance d'une barrière sociale survivant, justifiée ou non, à toutes les époques, à toutes les révolutions, et la chose, à vrai dire, aurait peu d'importance si ses conséquences n'influençaient plus ou moins le fonctionnement de l'administration.

Ajouterai-je, en la circonstance, l'habitude fréquente en tous milieux, de ce qu'on appelle les « surnoms » dont certains — qui seuls, évidemment, ici, nous retiendrons — ne sont pas toujours tendres dans la mesure, où, mérités peut-être au départ, ils deviennent le plus souvent le patronyme d'une postérité qui — en fût-elle inconsciente — manifestement n'y peut mais. J'entends bien que

l'État-Civil désormais, doublé des organismes qui nous numérotent ou nous informatisent, a considérablement réduit les perspectives d'un jeu, somme toute, de société auquel n'ont plus accès désormais que les membres des familles ou des bandes.

Il reste que les procédés et surtout les motifs sont semblables et que — leur expression dût-elle évidemment varié selon les langues — ils témoignent en tout cas d'un même état d'esprit. Baptiser « Tonton » le président n'était évidemment pas l'injurier, mais ne pas le prendre très au sérieux non plus et souligner, qu'on le veuille ou non, la distance de ses compétences à ses obligations ! Qui ne se souvient, par ailleurs, de la malice inspirant jadis la façon dont lycéens et collégiens, de génération en génération et non parfois sans humour grinçant, se référaient au corps enseignant ?

Les mots ne sont pas seuls non plus, en tout état de cause, à répondre, si j'ose dire, à la tâche et la mimique n'est pas en reste de son côté qui permet même aux tout petits, tantôt de cligner de l'œil ou de hausser l'épaule, tantôt de tirer la langue, tantôt de faire un pied-de-nez : autant de comportements, au demeurant, moins spontanés qu'il n'y paraît et finalement aussi conventionnels que les remontrances ou injonctions auxquelles ils sont censés renvoyer ! Et puisque c'est d'imitation qu'il s'agit, peut-être convient-il de ne point oublier non plus la fâcheuse tendance qu'ont certains, dont je suis, à pasticher plus ou moins, à la manière de Thierry le Luron, le mode de prononciation de leur interlocuteur comme pour montrer qu'ils n'en sont ni complices ni dupes. Quant aux rites d'accueil ou d'adieu, il est clair que la génuflexion, le salut militaire, voire le baise-main n'ont pas grand chose de commun avec l'affleurement plus ou moins ricanant du béret ou de la casquette en cas de rencontre inopinée et surtout non souhaitée. On n'en finirait pas d'énumérer la variété des manifestations d'un phénomène partout virtuellement présent et qui — jusque chez l'esclave ou, comme on dit de nos jours, le SDF — suffirait, qu'on l'approuve ou non, à distinguer l'homme de la bête.

Pour en finir avec une analyse visant à dégager humainement le rire dont des éclats qu'il arrive qu'il s'accompagne, nous conclurons qu'il s'agit là, somme toute, d'une disposition permanente liée, quelle que soit la situation, moins au bon ou mauvais caractère qu'à notre capacité fondamentale d'abstraction, bref à notre raison. On est même surpris d'avoir à constater qu'aucun « philosophe » ne s'y soit le moins du monde affronté. Il faut dire que pour eux ladite raison n'a qu'un plan — logique en l'occurrence — et que seule l'approche ici prôné permet, en vérité, d'en faire le tour sans en privilégier ou négliger aucun aspect, le Vouloir Rire par lequel j'ai voulu, en quelque sorte, conclure ma carrière, n'est pas plus simple que le Vouloir Dire par lequel je l'ai commencée. Et dussè-je n'être pas moi-même en mesure d'en déterminer pour l'instant les divers rapports au cortex que j'eusse cru manquer à la rigueur épistémologique de notre dialectique si j'avais, fût-ce provisoirement, omis de signaler au moins la cohérence, à défaut de l'identité d'un double système d'attitudes, que nul, apparemment, jusqu'ici n'avait même songé à rapprocher.

4- LA FACÉTIE

La facétie, dont il nous reste encore à parler, me semble se ramener, somme toute, à une sorte de mise en scène inversée à laquelle l'autre croit, mais pas soi : bon nombre de « pubs », par exemple, ou de recettes de cuisine en sont là et la tromperie, certes, n'est pas entière puisqu'elle est seulement fonction du point de vue et que celui du trompeur n'est évidemment pas celui du trompé. Tel est, entre autres, le cas de ce vieil enseignant acceptant sans appréhension de s'asseoir sur le fauteuil bancal que, dans l'espoir de sa chute, lui offrent malicieusement quelques uns de ses étudiants ; voire d'un général au bord de la retraite prenant pour autant de saluts militaires les pieds de nez simultanés des hommes de son régiment.

Il faut, mais il suffit, que l'illusion, au moins un certain temps, persiste pour que la blague s'avère rentable et en détende éventuellement

quelques-uns. Tout cela ne va pas, bien sûr, dans le sens de la communion parfaite du groupe ; mais qui dit unité ne dit pas nécessairement unanimité et il appartient à chacun de déterminer tout compte fait son rôle dans un échange fréquemment ambigu de « politesses » ou, comme on dit, de « mondanités ».

Il est rare — pour remonter, j'allais dire, au principe — qu'une célébration publique soit sincère et qu'un orateur, fût-ce le plus patriote, soit dupe du discours qu'il prononce ou des éloges qu'il adresse à celui qu'il décore, mais qu'il ne connaît pas. Serait-il même exagéré de prétendre que nous sommes là au cœur de l'activité administrative ou politique dont les représentants, nationalement comme internationalement, n'ont point leur pareil pour feindre l'intérêt aux discussions ou aux cérémonies qu'ils président ou auxquelles leur fonction les contraint de participer sans pour autant officieusement renoncer aux problèmes qui sont les leurs, voire aux rêves qui les habitent, aux projets qu'ils nourrissent, à la solution subreptice de quelque jeu de société.

En bref, le sérieux n'est pas l'homme et le plaisant n'est jamais irrationnel. On comprend que, de même un enfant se regarde rarement dans la glace sans se faire plus ou moins de grimaces, on n'est personnellement jamais dupe de soi même. Et pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour rappeler l'importance du « masque » dans la plupart des civilisations qui, sans lui — telle l'Égypte malgré ses pyramides — auraient autrement disparu.

Or qui dit masque, ici, ne dit point caricature, mais sourire en coin ou, si l'on veut, double visage, lui-même fonction du dédoublement de la situation, ainsi qu'il advient, notamment, dans le cas bien connu de l'affabilité respective et toujours un peu mi-figue mi-raisin du client et des commerçants.

Il se peut, bien entendu, que l'honnêteté soit en cause ; mais il ne manque pas non plus d'occasions sinon de voler, du moins d'inquiéter l'autre, quant à la valeur effective du produit.

Ainsi en va-t-il, d'ailleurs, — quelles que soient la confiance ou, éventuellement, les convictions — des rapports du mourant au prêtre, voire du malade au médecin. L'onction, comme l'intervention, ont toujours quelque chose d'un leurre, qu'il s'agisse de la guérison ou du salut !

On n'en finirait pas, d'autre part, d'invoquer chez les gens bien élevés la substitution de la duplicité, voire de l'hypocrisie, des rôles à la violence populaire des scènes de ménage. Disons, pour résumer, que si la guerre n'est pas toujours dans les tranchées, le théâtre quant à lui, n'est pas toujours sur les planches et qu'il n'est nullement surprenant qu'on ait pu, à notre propos, parler d'« humaine comédie ».

S'il en est, au demeurant, comme un certain nombre de nos présidents pour se prêter au jeu du « personnage » qu'ils s'imaginent représenter au point de se prendre ou presque pour lui, il en est d'autres heureusement plus nombreux pour apprécier moins d'ailleurs l'ambiguïté de la plupart des situations que la conscience ainsi prise de n'être pas unique dans sa peau !

Toute bouffonnerie fondamentalement sort de là. À chacun — fût-ce mystiquement — son démon ou son ange gardien ; à chaque enfant, jadis, ses Pères Noël ou Fouettard ; à chaque roi, surtout, son bouffon ou son « fou ». On comprend que la sincérité pour l'homme soit vertu car elle n'a rien chez nous de naturel. Il n'est somme toute personne qui ne se « dévisage » et, avant de se payer celle des autres, ne se paie d'ores et déjà sa tête. Qui, d'ailleurs, n'a point fait, en se reportant à sa carte d'identité, la découverte toujours surprenante d'une face à claques ou d'un Ecce Homo ! Or non seulement l'un ne vaut pas mieux que l'autre, mais, surtout, l'un ne va pas sans l'autre, puisque c'est

manifestement du dépassement de leur contradiction que résulte, mieux que de notre ADN, la confirmation plus ou moins facétieuse, précisément, de nos traits.

L'éclat de rire, voire le « fou rire », considéré non dans sa cause, mais dans la possibilité qu'il nous donne de nous « défigurer », en dit probablement plus sur nous même que la confession ou la remontée « analytiquement » programmée de l'Inconscient ! Aucun rapport avec le délire, mais beaucoup avec une révélation qui, pour n'avoir rien de transcendantale, nous fait au moins mesurer les limites de la farce que nous vivons tous et que chacun de nous, même à son insu, aspire à dépasser. L'au-delà, comme on dit, est déjà l'au-delà de ça, à savoir la reconnaissance d'une distance à l'égard de soi-même dont la conversion simplement instaure le face à face des croyants !

On comprend, dans ces conditions, que le rire, comme on dit, soit le propre de l'homme et que l'ambiguïté spécifiquement française de l'esprit et de l'Esprit ne soit peut-être pas si fortuite qu'on dit. Le niveau social, au demeurant, n'est pas lui-même en cause, vu qu'en l'occurrence il n'est pas d'élite et que l'intérêt de processus l'emporte ici de loin sur celui de son contenu. Il est seulement regrettable que les traités dits de philosophie négligent à ce point un phénomène dont le principe, en définitive, la fonde, dût-elle être la première elle-même à le contester !

C'est bien pourquoi je n'ai pas jugé inutile de m'attarder sur ce genre d'activité qui nous est propre, encore qu'il consiste justement à nous remettre en cause sans que le réel, pour autant, l'emporte en nous sur la situation non plus que sur la variété des apparences dont la mimique » fait partie. Ce n'est pas, en un mot, de « penser » qui nous fait être, comme le voulait Descartes, mais, à quelque niveau que ce soi de ne point nous prendre au sérieux, faute de quoi l'on jugerait précisément sur la mine !

Or il ne s'agit, en vérité, comme nous le disions déjà au départ ni de tromper son monde ni de se donner des airs, mais plutôt de jouer de soi-même et de créer le doute chez autrui.

De ce point de vue, il en est, certes, de plus ou moins doués et l'on ne saurait être surpris que, faute d'hypocrisie, les impubères fussent très souvent franchement insupportables. Les dimensions, enfin, de communautés dont les membres actuellement, du seul fait de leur nombre, ne se connaissent pas ne sont pas pour rien non plus dans la raréfaction d'une habitude à laquelle les journaux, de quelque bord qu'ils soient et à l'image des « correspondants » ou « courriéristes » d'autrefois se sont pratiquement donné pour tâche au fond de remédier.

L'aptitude, en tout cas, persiste et, comme nous le disions, nous caractérise, dût-elle être plus frappante chez certains et varier dans ses manifestations, bien sûr, selon les circonstances. Rien à voir avec le comique qui permet justement, en dépit de la différence des civilisations, la comparaison de Molière, de Plaute ou d'Aristophane. La facétie n'est accessible qu'aux gens du lieu, du temps et du milieu ; et l'idiot du village, jadis, n'était pas un mythe en qui chacun, le cas échéant se retrouvait sous l'un ou l'autre de ses aspects. Non point comédie, mais, somme toute, *commedia dell'arte* où l'intérêt des caractères le cède à la mutuelle complémentarité de rôles si parents qu'on ne saurait évoquer l'un sans l'autre ni privilégier aucun d'eux. Affaire, en un mot, de pure connivence, au sens le plus strict du terme, à défaut même de complicité. D'où la difficulté de fournir des exemples également convaincants pour tous en dépit de l'extrême généralité d'un phénomène aussi profondément définitoire de l'humain.

Je ne sache point, qui plus est, qu'on n’eût jamais poussé l'analyse du concept en cause assez loin, comme nous avons tenté de le faire ici, pour en tirer tous les enseignements relatifs aux liens du rire et de la rationalité.

CONCLUSION

Il ne s'agit pas de peser ici, pour conclure, la valeur respective des arguments retenus pour la démonstration mais de déduire — notamment dans le domaine des « sciences humaines » — des conséquences dues à la spécificité de leur objet. Le rire, en effet, est au fond de la pensée comme du travail, de l'histoire comme de la liberté ! C'est peu de dire qu'il nous est propre ; il nous explique, autrement dit, plus encore qu'il ne nous caractérise et l'on ne saurait, au demeurant, être surpris tant du rictus des demeurés que de l'incontrôlable hilarité des fous.

On a tort, tout compte fait, de se contenter pour le comprendre d'en décrire, voire d'en classer objectivement les manifestations, puisque c'est nous, en définitive, qui comme Dieu jadis en Isaac, en créons les modes et les occasions.

« Vous voulez rire ? » dit-on justement pour exprimer notre doute quant au sérieux d'une proposition à laquelle nous ne souhaitons pas adhérer. Ainsi le soupçon règne-t-il sur chacun des plans et le rire, précisément, nous « abstrait » de quelque engagement que ce soit dans une situation qui, pour nous, reste existentiellement un mythe qu'il nous revient essentiellement de transcender !